



Revue mensuelle de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

Toussaint : Fête du souvenir

Toussaint 1942

La cérémonie qui se déroula le matin du 1^{er} novembre 1942 dans le petit cimetière de Villin fut un émouvant hommage rendu à la mémoire de nos 39 camarades morts en captivité.

Deux grandes couronnes, l'une offerte par les autorités allemandes, l'autre par les camarades français, étaient déjà sur place lorsque la cérémonie commença.

Après la « Sonnerie aux Morts », une couronne fut déposée sur chaque tombe par un camarade de la même nationalité que celui qui y dormait son dernier sommeil et une minute de silence, religieusement observée dans le recueillement le plus absolu.

Les Hommes de confiance français, serbe et polonais, prirent ensuite tour à tour la parole pour exalter la mémoire de ceux qui ne sont plus. Des chœurs complétèrent cette cérémonie au cours de laquelle l'aumônier catholique donna l'absoute.

Enfin, un défilé impeccable, où les trois délégations adressèrent un salut final à leurs infortunés camarades, termina cette émouvante cérémonie du Souvenir.

J. B.

Toussaint 1943

Comme chaque année, le jour de la fête des Morts, une cérémonie simple mais touchante fut célébrée au cimetière où reposent nos camarades décédés en captivité.

Dès 9 heures, 4 sections représentant le camp et l'hôpital sont groupées en carré autour des humbles tombes militaires. Commence la cérémonie. Deux immenses couronnes dont l'une est offerte par nos camarades belges, sont déposées à l'extrémité de l'allée centrale. Dans le silence émouvant retentit la « Sonnerie aux Morts ». Le sergent Nadler, Homme de confiance, prononce une courte allocution, évoquant la mémoire de nos chers disparus. Puis, sur cette terre d'exil, il dépose un coffret contenant un peu de terre de France, terre de Gergovie, berceau de notre race.

« Garde à vous ! » C'est la minute de silence. Les visages se tendent, les regards convergent vers ce petit carré de terre où vingt-cinq français dorment leur dernier sommeil. Les trois couleurs, portant d'une croix de bois, s'étaient sur plusieurs tombes où la mousse, d'un vert clair, scintille à la lumière d'un furtif rayon de soleil. Les croix de chêne sur lesquelles les noms en relief évoquent tous les coins de France, semblent tendre leurs bras pour s'unir dans la fraternité de la mort. Sur quelques tombes, un Christ, une plaque de marbre, envoyés de France, perpétuent le souvenir du père ou du fils disparu... Chacun pense avec recueillement à ceux qui gisent là, en terre étrangère, et dont les yeux ne verront plus le ciel de notre chère France. Tous avaient gardé, jusqu'à la dernière minute, l'espoir de revoir la Patrie. Cet espoir est mort avec eux.

La chorale du camp entonne deux cantiques à plusieurs voix, l'aumônier chante le « De profundis ». Quelques prières murmurées en commun, et nous cédon's la place à nos camarades polonais et serbes. Les sections se mettent ensuite en place pour le défilé. Nous passons devant les tombes, au pas cadencé. Un dernier regard, un dernier hommage à

nos chers camarades et nous prenons le chemin du retour, avec le sentiment du devoir accompli, devoir sacré des prisonniers envers ceux qui ont succombé à l'épreuve commune.

Jurons, nous qui restons et qui espérons fermement revoir notre pays, jurons de faire revivre chez nous leur souvenir. Jurons sur ces tombes de soldats, et pour que la France vive, d'être Français dans le vrai sens du mot.

L. VALENTINI.

Toussaint 1980

Nous sommes restés fidèles au serment que nous avons fait à nos Morts en captivité. Chaque année, à la Toussaint, notre pensée va vers nos chers disparus.

Car la liste de nos morts s'est prodigieusement allongée. Depuis notre retour plus de six cents de nos camarades, et nous ne parlons que de ceux dont le décès nous a été communiqué, nous ont quittés. En ce jour de Fête des Morts 1980 nous avons revécu nos Toussaints de captivité. Nous avons eu la chance, nous, de sortir vivants de l'enfer. Aussi c'est à nous, dans notre Amicale, de maintenir le souvenir de nos camarades des stalags VB et XABC disparus.

Souvenons-nous.

H. PERRON.

CIRCUIT CORRÉZIEN ET AUVERGNAT du 22 au 27 Septembre

Dans Le Lien du mois d'octobre, l'ami PERRON nous a donné un compte rendu complet de notre voyage en Corrèze et il n'y a, pratiquement, rien à ajouter à la narration fidèle et détaillée qu'il a écrite.

Tout ce qu'on peut redire, c'est que ce périple d'une semaine a été tout à fait réussi, pour plusieurs raisons conjuguées : une excellente organisation, préparée par Michel GEHIN, Chef d'antenne de Voyage-Conseil, en Corrèze - un temps magnifique avec un ciel ensoleillé, comme aux plus beaux jours d'été (il ne s'agit pas de l'été 80) - les exceptionnelles beautés naturelles de cette région du Limousin - et les trésors de la gastronomie corrézienne,

autant succulente que variée, qui ont été très appréciés par tous les participants du voyage.

A ces facteurs positifs, on peut adjoindre, une ambiance amicale, entretenue par Michel GEHIN (fils de notre trésorier général), qui a montré, en la circonstance, ses talents d'animateur confirmé.

Avec lui, il n'y avait aucune crainte de s'endormir dans l'auto-car.

Ses commentaires sur le ciel corrézien toujours bleu, (les nuages étant, bien entendu, réservés aux départements voisins, le Lot ou le Cantal), sur les particularités des villes traversées, sur les ressources agricoles ou forestières et sur bien d'autres choses

encore, témoignaient de ses multiples connaissances, alliées à un humour de bon aloi.

Un de ses sujets de prédilection consistait à faire l'éloge des vaches limousines (meilleure viande de France, affirmait-il !), chaque fois que la route côtoyait des prés verdoyants.

Il y avait, alors aussitôt, une forte opposition de la part des admirateurs de la race charolaise. Cette controverse sur la qualité des espèces bovines

ASSEMBLEE GENERALE : 29 MARS 1981

Lors de la réunion du Comité Directeur de l'Amicale le jeudi 4 septembre 1980, la date de l'Assemblée Générale 1981 a été fixée au **Dimanche 29 mars 1981 à Paris**, dans les salons de La Chesnaie du Roy, Route de la Pyramide, Bois de Vincennes (Les Floralies).

Retenez donc cette date pour participer à notre grand rassemblement annuel :

DIMANCHE 29 MARS 1981

est restée entière jusqu'à la fin du voyage, chacun des deux camps demeurant sur ses positions.

Il va falloir, assurément, que nous revenions dans le Limousin, pour trancher cet important problème !

Mais, en dehors de l'aspect touristique proprement dit, nous étions venus en Corrèze, dans le but de rencontrer des camarades habitant la région, et par extension, ce qu'on appelle le Grand Sud-Ouest.

En arrivant à Brive, le premier jour, nous avons eu, effectivement, le plaisir de revoir Mme Germaine BARON, corrézienne d'origine - nos amis, bien connue, Jules et Yvonne GRANIER, du Gard - ainsi que nos amis Marc CAUSSE et Mme, de Génomhac (Gard). Toutefois, ce n'était pas une surprise, puisqu'ils figuraient sur la liste des inscrits à ce circuit.

Au cours de nos excursions quotidiennes, nous n'avons pas vu beaucoup de camarades. Cependant, à Tulle, notre ami DRULIOLLE et Mme, de Seilhac,

(Suite p. 2)



Le groupe du Circuit Corrèzien

CIRCUIT CORRÉZIEN ET AUVERGNAT

(suite)

nous attendaient sur la place du Marché : DRU-LIOLLE a été menuisier au Stalag X B, jusqu'à la libération. Avec ESTACE et BENARD, partis avec nous de Paris, il y avait, ce jour là, à Tulle, trois anciens de Sandbostel, qui s'étaient connus au Camp et qui se retrouvaient, en Corrèze, 35 ans après.

D'autres camarades avaient lu Le Lien, ils sont venus à l'hôtel Saint-Etienne, où nous logions, à Aubazine, notamment : DUMAS et Mme, de Saint-Ybard ; AUDET et Mme, de Buxerolles ; CESSAC et Mme, d'Allasac et Mme LECLERE, de Chamuzy, que notre ami BERTIN a présentée à l'assistance, réunie le soir des danses folkloriques, exécutées par les Troubadours de Tulle.

Durant cette soirée très animée, nous avons dansé, sur des airs anciens, avec des garçons et des filles de la troupe, qui devaient avoir, pour la plupart, une vingtaine d'années et même moins. Une dame de notre groupe, qui dansait une gigue endiablée, en levant bien haut les jambes, a confié son âge, au cavalier qui tournait avec elle. Le jeune homme n'a pas voulu la croire...

On s'instruit toujours, c'est bien connu, en voyageant. Nous avons visité trois barrages construits sur la Dordogne : Bort-les-Orgues, Chastang et Argentat. Eh bien, nos amis PALISSE et DU-MOULIN, grands spécialistes en la matière, nous ont fourni, en langage clair, toutes les explications qu'on peut demander sur les différents types de barrages. Nous les remercions de leur grand savoir et des précisions qu'ils ont bien voulu apporter aux profanes que nous sommes, sur ce sujet.

Au terme de notre circuit, on peut se poser la question : « Qu'est-ce qui nous a le plus émerveillé ? » Toutes réflexions faites, c'est certainement Collonge-La Rouge, cette petite ville, où les maisons anciennes sont bâties en grès rouge.

PERRON en a fait la description dans son article paru le mois dernier : vous pouvez vous y reporter (page 5).

Nous avons tous été impressionnés par cette visite, à tel point que nous avons fait inscrire notre Amicale dans l'Association des Amis de Collonges. Notez le bien ; car tous ceux qui passeront dans cette ville pourront se référer de leur appartenance aux Stalags V B-X ABC.

Il y aurait encore des échos à rapporter sur les excursions que nous avons faites. Mais l'essentiel ayant été dit, il faut passer maintenant à la conclusion, qui d'ailleurs est très simple.

Nous avons fait un beau voyage et nous en conservons un bon souvenir.

Nos remerciements vont à Michel GEHIN pour l'organisation, et pour tout ce qu'il a fait, afin d'agréer cette rencontre amicale.

Quant aux participants, nous espérons qu'ils nous feront encore confiance et que nous les retrouverons, avec d'autres camarades, dans un voyage futur.

Maurice ROSE.

Sur les pas... de Gaspard des Montagnes

Il existe différents moyens de se rendre sur la Côte d'Azur.

Certains prendront le « Mistral » par la belle vallée du Rhône, aux vignobles renommés, sentant bon la Provence au ciel d'azur, où se balancent les cyprès, sous la caresse du mistral ; d'autres, plus pressés, prendront la Caravelle d'Air-France, planant au-dessus des Alpes, du Mont-Blanc, puis survolant la « Belle Bleue » pour atterrir dans un temps record...

Peu pressé d'arriver... ayant encore tout le temps qui m'est encore accordé au déclin de ma vie, alors que les jours vous sont comptés... J'ai préféré prendre le « train de plaisir » pour me rendre à l'aimable invitation d'Yvonne et Jules GRANIER et revivre avec eux la douceur et la joie de vivre en... Occitanie.

« Le Cévenol », c'est le train dans lequel je m'installe confortablement, au son d'une musique douce, agréable, tandis qu'une hôtesse vous souhaite la bienvenue.

Nous allons faire un « beau voyage »... et le train part en douceur, laissant derrière lui Paris et sa banlieue... et qu'un très beau paysage se déroulera devant vos yeux : Voici la belle Forêt de Fontainebleau, dont les perles de rosée sont autant de brillants jouant avec le soleil levant ; Dordives, un salut cordial, en passant à Roger et Paulette REIN, puis Montargis, la ville aux canaux fleuris ; Briare et son pont-canal... voici la Loire, tranquille et sans pudeur offrant ses bancs de sable à nos regards. Nous la quitterons à Nevers, alors que le Cévenol enjambe dans un au revoir le grand pont pour rejoindre la belle vallée de l'Allier... Puis ce sera Moulins, la vieille ville aux toits roses et classés, pleine de charme discret (l'Esprit de la Province jalouse de ses traditions respectées).

Saluons ce vignoble qui nous donne ce Saint-Pourçain renommé, avant d'arriver à Vichy, dont l'eau connue du monde entier ne connaît pas encore le Miracle de Cana... Nous voici aux portes du Massif Central... la perspective des Monts Dômes... le Puy de Dôme fait le gros dos et semble vouloir écraser de sa masse arrondie Clermont-Ferrand dont la cathédrale en pierre volcanique se détache à peine de la grisaille... et pourtant si belle intérieurement.

A Clermont-Ferrand, il faudra ajouter une motrice diésel, car le Parc Régional des Volcans d'Auvergne est accidenté. Passé Clermont-Ferrand nous longeons le Plateau de Gergovie, place forte dominante où Vercingétorix battit Jules César, en 52 avant J.C. En Auvergne, l'art Roman a une personnalité originale. Elle reflète le caractère solide des Auvergnats.

A Arvant, la ligne se divise en deux : une voie se dirige sur le Cantal, remonte la vallée de l'Allagnon,

alors que nous prenons la voie unique en direction des Cévennes. « Le Cévenol » s'enfonce dans les gorges de l'Allier, au pays des basaltes et des orgues, trajet spectaculaire que le train seul permet de découvrir, car aucune route ne longe cette vallée sinueuse et pittoresque. « Le Cévenol » attaque alors un parcours difficile sur les 154 kms qui le séparent d'Alès ; il traversera 46 viaducs et 98 tunnels.

Après avoir affronté défilés et tunnels, il entre en Lozère, puis pénètre dans les Cévennes par le Comté du Gévaudan rendu célèbre par les ravages de la Bête. A Langogne, les gorges deviennent moins profondes, et l'Allier coule dans un vallon de prairies. Le train continue son ascension vers la barrière des Cévennes, arrive à la Bastide-Saint-Laurent, point culminant de la ligne : 1022 m. où l'attend la rame descendante, se dirigeant vers Paris.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Le Parc des Cévennes s'offre à vos yeux dans toute sa beauté sauvage et respectée. Les sapins verts, droits comme des I, semblent indifférents aux bouquets de genêts d'or qu'un artiste divin fait fleurir chaque année, apportant à ces tapis verts la beauté recherchée. Nous voici au cœur des Cévennes, pays rude, pays des anciens Camisards héroïques défenseurs de leur foi.

Nous redescendons vers cette belle Occitanie.

Le train ralentit et l'hôtesse nous invite à admirer du viaduc de Chamborigaud, unique par sa portée en courbe, le magnifique panorama sur le Mont Lozère et sa vallée... c'est sublime ! Le train rejoint le Gardon, traversant le bassin houiller de la Grand Combe, avant d'arriver à Alès où m'attend Jules GRANIER.

Après une fraternelle accolade, nous prenons la route de Bessèges où nous attend Yvonne, toujours si accueillante, excellente fée du logis.

La table est mise dans la grande salle de séjour, meublée avec goût et devant une belle cheminée, où il fait bon rêver, quand l'hiver étend son manteau blanc sur les villages et vallons, que la bûche éclate en étincelles d'or... dans un doux parfum.

Nous devons nous retrouver le lendemain, à Saint-Jean du Gard, avec nos amis MATEO, de Beaucaire. L'Hôtel de l'Orange conserve sa réputation... la table respectée... Quant aux vins... le vignoble n'est pas si loin pour nous apporter toute leur chaleur.

Toujours délicats, Yvonne et Jules m'ont réservé une surprise : non loin des Vans s'est retiré, avec sa famille, un camarade du Vorwerk XIII à Ulm : Pierre CHABALIER.

Nous ne nous sommes pas revus depuis 1945. Aussi par la route nous rejoignons son « Nid d'Aigle ». Passé Villefort, nous arrivons à Ste-Marguerite Lafigère. Il nous attend, et vous comprendrez toute l'émotion que nous ressentons à nous retrouver après un si long temps : la vieille maison restaurée, conservant tout le charme cévenol, il domine les trois départements, Lozère, Ardèche et Gard. Le calme est impressionnant, mais convient bien à Pierre CHABALIER, à l'esprit tranquille, loin des bruits de la capitale qu'il a quittée sans regrets.

Le retour se passera au crépuscule, dans toute la beauté du couchant. Le Mont Lozère, impassible depuis des siècles, domine ce cadre enchanteur, plein de calme et de grandeur. Qu'il doit faire bon vivre en Occitanie !

J'ai repris le Cévenol à Alès. Il est 11 heures. Se dirigeant vers Nîmes, les collines pierreuses, brûlées par le soleil, où poussent lavande et romarin. Nîmes « la Rome française » mériterait un plus long séjour, j'y reviendrai... Beaucaire... un salut en passant à MATEO. Le Rhône est franchi à Tarascon. Le Cévenol pénètre en Provence au chant des cigales nichées dans les cyprès bercés par la brise qui vient du large... et les flots bleus qui pénètrent dans l'Etang de Berre. Miramas où séjourna le Père DERISOU... tandis qu'à l'horizon se dessinent les Beaux légendaires, que tournent les ailes du Moulin de Daudet et que les Tambourinaires font « sauter » jeunes filles et jeunes gens dans une farandole qu'a su si bien chanter Mistral dans sa Mireille...

Marseille apparaît sous la bonne garde de la Vierge. Le Cévenol a terminé sa course essouffante, mais combien belle et passionnante.

Puissiez-vous aussi, un jour prochain, faire ce circuit Cévenol.

Croyez-moi, vous aussi, aurez fait un « BEAU VOYAGE ».

L. VIALARD,
Ancien d'Ulm.

Mes amis slovènes

Je suis bien certain que parmi tous les anciens des Stalags, nombreux sont ceux qui ont été en contact avec des Allemands, auprès desquels, ils ont trouvé beaucoup de compréhension, d'aide en tous genres, certains ont même payé de leur liberté.

Au V A, à Gailsdorf, en 1940-41, nous avons eu, nous aussi, une de ces femmes remarquables, Leni Ziegler, de Stuttgart, secrétaire de la firme, et qui nous fut d'un grand soutien, lettres, colis, bousoles et cartes pour plusieurs évadés. Mais ce n'est pas de cette période là dont je voudrais parler.

Il me tient particulièrement à cœur de vous entretenir de deux jeunes Slovènes qui eurent une conduite absolument héroïque et qui ont risqué leur vie en permanence, pendant des mois, pour les déportés de Mauthausen. Je veux parler de ceux du fameux Kommando X, ceux qui percèrent le tunnel de Goibl-Pass, à la frontière Austro-Yougoslave.

Ces deux personnages de légende ont pour noms : Janko TISLER et Jelena VILMAN, environ âgés de 18 ans en 1943-44.

Janko était aide-ingénieur et Jeléna secrétaire d'un officier SS.

Je passe rapidement sur notre séjour au camp de Mauthausen ! Sujet mainte fois abordé sur cette forteresse construite pour l'élimination des humains, par des procédés inimaginables, les plus cruels, ce qui nous amène à constater le pénible bilan suivant :

225.000 déportés hommes (en majorité), femmes et enfants : 25.000 rescapés.

Notre groupe, composé en majorité de français, arrivé de Compiègne en avril 1943, n'eût qu'une hâte, qu'un seul espoir : quitter au plus vite cette forteresse du crime dont les fours crématoires fonctionnaient sans interruption et éliminaient chaque jour de 2.000 à 3.000 détenus.

Il fallait absolument partir en kommando ; environ une soixantaine dépendaient de Mauthausen !

Nous étions décidés à saisir la première offre, n'importe laquelle... mais partir.

C'est alors qu'intervint, et je le crois sincèrement, la Providence.

Nous fûmes désignés quelques centaines, peut-être quatre cents, pour partir à la frontière Yougoslave (du moins c'est ce qui se murmurait de bouche à oreille). Passé ce portail de Mauthausen, dévalant la pente, je crois bien m'être retourné dix fois, vingt fois, pour bien me persuader que je m'en éloignais de plus en plus.

Propulsés dans les légendaires wagons à bestiaux, le voyage fut long, le convoi roulant de jour et de nuit. Nous nous rendions compte de la traversée de régions accidentées, beaucoup de tunnels. Malgré les nombreux : « Je vous dis que nous allons

en Yougoslavie ! », nous étions sceptiques tellement depuis Compiègne il avait couru tant de faux bruits, de fausses nouvelles.

Un beau soir, le convoi s'immobilisa... Cris... vociférations... remue-ménage... aboiements de chiens... sûr, nous touchions au but. Propulsés rapidement hors des wagons... sur le fronton d'une petite gare, très vieille, une inscription : Neumarkt (nom germanique puisque la Slavonie avait été annexée par les nazis).

Des camions étaient stationnés à quelques dizaines de mètres ; on nous y dirigea sans ménagements, bousculades et insultes à profusion. C'est alors que se produisit, pour beaucoup d'entre nous, un choc mémorable que pour ma part je n'ai jamais oublié, vivace dans ma mémoire.

A très peu de distance, maintenue à grand peine par des SS vociférants, menaçants, une foule de femmes et d'enfants du village jetant des pommes, du pain, sur notre groupe, mais le choc, ce n'était pas ça !... L'inoubliable c'était le masque de tous ces braves. Nous sortions de l'enfer, de quelque chose d'inhumain, traités pis que des bêtes, entourés de visages haineux, pas de visages, de grimaces haineuses, comme il semble que seuls les nazis aient l'exclusivité... et voilà que, d'un seul coup, des dizaines de figures graves, au regard complice, compatissant, oui, on les sentait pour nous, avec nous, tous ces braves, et ça, dans ces circonstances là, à cette période là, c'était formidable, inespéré.

Voilà le premier contact avec ce Peuple Slovène que nous allions apprendre à connaître, à estimer et à aimer.

Peuple Slovène, courageux jusqu'à l'héroïsme, luttant à mort contre le nazisme, pour la liberté, pour son indépendance.

Je crois que, pour ce petit peuple, le mot Liberté a toujours eu une énorme importance.

Tenez, un exemple entre cent : il me revient en mémoire qu'il y a bien longtemps déjà une tentative fut faite par le Pouvoir Central pour supprimer l'Université de cette magnifique ville de Ljubljana afin de forcer les étudiants Slovènes à émigrer à Belgrade. Or cette Université est chère au cœur des Slovènes (c'est la France qui la créa), l'Autriche la supprima. Nos amis voyaient dans leur Université le symbole de leur liberté intellectuelle reconquise après tant de siècles de subordination.

On essaya alors de leur imposer des livres imprimés en Serbo-Croate. Protestations véhémentes des Slovènes qui obtinrent gain de cause. Leur particularisme semble protégé par leur langue, aussi différente du Serbo-Croate que le Hollandais de l'Allemand. Un serbe ou un croate ne comprend guère le slovène. Celui-ci, par contre, (s'estimant plus malin) assure qu'il comprend aisément son voisin.

C'est avec la vision encourageante, voire rassurante, de cette petite foule sur le quai de la petite gare de Neumarkt, que le convoi de camions s'ébranle, et commença à grimper la pente. Silence impressionnant des gars... chacun se posant intérieurement des questions avec force supputations... Qu'allons-nous trouver en arrivant au but ?

Notre convoi s'arrêta après une grimpe de environ 10 kms à 1200 m d'altitude, disait-on. Les souvenirs de cette arrivée au camp sont très vagues. J'avais pris un violent coup de crosse derrière la tête au départ de la gare et je réalisais vraiment le lendemain sur la place d'appel. Alors là ! Ce petit groupement de baraques, au milieu de ces montagnes énormes, donnait, une fois encore, l'impression, comme à Mauthausen, qu'on en sortirait jamais.

Le camp, environ 120 m de côté ; les fameux miradors ; double rangée de barbelés ; sans oublier les phares puissants.

Nous étions environ 400 détenus. La garde ? 120 SS et en plus 80 SS Polizei autrichiens, rompus à la montagne. C'est de ce camp, que nous partions chaque matin en rangs serrés, par cinq, habillés, déguisés de vêtements rayés, d'ersatz, le crâne rasé, avec aux pieds des galoches minables. Nous gravissions à pas lents cette pente qui nous menait au chantier du tunnel. Pendant des mois, jour et nuit, après avoir défriché la montagne, construit des baraques, mal nourris, sans donner de nouvelles, sans en recevoir, sans colis, dans une région au climat rigoureux, avec d'abondantes chutes de neige, nous devions creuser un tunnel dans le flanc des Alpes : 1700 m de longueur, hauteur 10 m, largeur 12 m. Ouvrage indispensable car le col du Loibl-Pass conduisant à la frontière autrichienne était impraticable huit mois par an.

Après bien des péripéties dans mon travail sur le chantier que je ne relaterai pas, ce n'est pas mon propos d'aujourd'hui, je décidais de m'embaucher et de travailler comme mineur. Ce fut très, très dur ! Non seulement le travail par lui-même, mais les conditions effroyables, aucune mesure de sécurité, nombreuses fuites d'eau, etc...

Mais c'est là, à l'intérieur du tunnel, que j'ai eu la grande chance de prendre contact avec Tisler Janko. J'avais remarqué ce jeune civil au petit chapeau bizarre. Il dégagait beaucoup de sympathie... un regard qui ne trompait pas... il nous avait à plusieurs reprises adressé la parole... il semblait posséder parfaitement notre langue.

Très rapidement la conversation devint plus longue. A partir de ce moment, cette rencontre avec ce formidable petit bonhomme, notre vie fut bouleversée. Nous avions sa visite chaque jour, au prix de risques énormes. Il nous donnait des nouvelles du front, de toutes les opérations militaires. En quelques heures le camp était inondé de nouvelles fraîches, surtout qu'à cette époque, que je situe à septembre 1943, les nouvelles commençaient à être rudement bonnes pour les alliés et le front russe.

C'était extraordinaire de voir le commando partir au travail, au petit matin ; les pauvres hères se traînant lamentablement, traînant les pieds, incapables de les lever, de marcher normalement, accablés par toutes les misères, vidés de leurs forces chaque jour davantage. A partir de la rencontre avec Tisler, il fallait les voir redresser la tête, s'efforcer de rectifier l'allure. Ils avaient repris confiance...

Je ne suis pas sûr que le commandant SS ne s'en était pas rendu compte ; il promenait son regard de fauve et sortait quelques insultes... Si ! Je suis sûr qu'il s'en rendait compte.

Nos familles n'ayant pas de nouvelles depuis longtemps, Janko devint notre facteur. Nous lui remettions nos lettres, il nous rapportait les réponses, parfois des colis... Quels risques ! Surtout qu'il avait quatre boîtes aux lettres : à l'extérieur dans un grand dépôt avec un détenu du nom de Chollet, dans un autre atelier avec Yvanoff et Esparlagas, dans la partie sud du tunnel avec Pacini pour la percée supérieure et moi pour le bas, et du côté nord avec Crinier. C'est à peine croyable que cette véritable organisation fonctionna un bon moment sans accros... Miracleux !

Il faut dire que Tisler, partisan de la première heure, avait mis sur pied une organisation formidable à la Poste de Neumarkt. Un groupe de Slovènes, naturellement. Il faut rendre un hommage particulier à Danica Stefen, Kromarjev, Janez et Perek, tous postiers. Les Slovènes n'avaient droit qu'à une lettre recommandée par mois ; ce groupe là, sous la direction de Tisler, en envoya plus de 40, rien qu'à l'usage des détenus, un nombre incalculable de lettres, de nombreux colis.

Très vite mes conversations ne portaient plus, en général, que sur ce maître mot «EVASION».

Je passe sur les nombreuses discussions que j'avais journalièrement, ou presque, avec mon ami

Granger, de Limoges, le chef des communistes. Il était d'abord partisan de l'évasion collective des 120 mineurs. Problème insurmontable dans sa réalisation. Trop de risques dans l'attaque des SS — il y en avait un tous les trois ou quatre mètres, le canon dirigé vers le groupe — Trop de risques pour les détenus du camp à cause des repréailles.

Sur la demande de Granger, je ménageais un certain rendez-vous avec Tisler. A 23 heures, je les enfermais tous deux dans une trappe. Je pense que cette conversation dura plus d'une demi-heure à deux pas des SS. Ils purent faire un tour d'horizon. Je pense qu'au sujet de l'évasion collective ils arriveraient au même résultat que moi, à mes conclusions ; de plus, dans les rescapés, combien étaient assez forts pour faire des soldats dans cette armée de partisans qui menait une guerre très dure, impitoyable, contre les nazis, suivant bien souvent la ligne des crêtes ?

Tisler, à la fin de l'entretien, s'offrit à nous fournir des armes dès que nous en manifesterions l'intention.

C'est qu'il fallait partir en style, nous, les Français.

Trois Russes courageux s'étaient évadés, peu de temps auparavant, après avoir violenté et ficelé leurs gardiens, s'être emparés de leurs armes, ils réussirent... mais tout le groupe des Russes, exténués par une dure nuit de travail, fut contraint à rester debout, au garde à vous, pendant douze heures, redressés à coups de matraque par les SS, à la moindre défaillance. Tous les autres Russes furent d'ailleurs roués de coups toute cette journée de dimanche de fin avril 1944. Le lendemain tous les Russes furent rassemblés, réexpédiés à Mauthausen, ses blocs de repréailles, sa chambre à gaz, ses crématrices.

Il était donc impensable, pour nous, Français, d'employer la méthode de nos camarades Russes. Il n'était pas question d'échouer, c'était, en ce cas, la mort certaine. Ça, nous le savions ; ce n'était pas tellement la mort qui nous effrayait, nous vivions dans cette ambiance depuis des mois ! Mais, c'est tout le cérémonial qui précédait. L'exemple

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE
CABINET Pierre MARTELLI
41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

nous avait été donné le 19 avril 1944. Un petit Polonais, je crois qu'il était électricien, assomme son gardien. Il fut repris environ 5 jours après. Il a été victime d'une malchance incroyable, ce petit Polonais. Il avait réussi, deux jours après son départ à semer les SS, à déjouer toutes les patrouilles lancées à sa poursuite. Arrivé à proximité d'une petite ferme, sur le versant autrichien, il aperçoit des hommes avec l'uniforme allemand ; il a pris peur et s'est enfui, malgré les cris du petit groupe en question, qui était en réalité une patrouille de partisans vêtus, comme beaucoup, à cette date, d'uniformes pris au cours des combats sur l'ennemi, seule, au revers du col, une étoile rouge les distinguait.

Repris le 25 avril, le petit Polonais après être passé à quelques mètres de la liberté fut ramené au camp, ensanglanté, meurtri. Tous les détenus furent rassemblés sur la place d'appel ; l'évadé fut promené parmi nous, roué de coups sans arrêt et obligé de crier, sans interruption : « Camarades, je suis de retour parmi vous et je serai pendu ! ». Relevé groggy à plusieurs reprises, son supplice dura encore deux jours jusqu'à l'assassinat. Naturellement, ce spectacle déchirant nous porta un coup sévère, mais il fallait réagir.

Peu de temps après se produisit ce que je craignais depuis des mois, mais, heureusement, chance insolente, tout se passa pour le mieux.

Le 1^{er} ou le 2 juillet 1944, Janko se tenait dans un endroit qu'on appelait le château. Il était en conversation, au 1^{er} étage, dans un bureau de l'ingénieur en chef. C'était le matin. Toc, toc, toc... la Gestapo. — Monsieur Tisler, où est-il ? L'ingénieur, ne perdant pas son sang-froid, s'adressant à Tisler lui-même, lui dit : « Voulez-vous montrer à ces Messieurs l'endroit où travaille M. Tisler ! » Et c'est ainsi qu'après avoir accompagné les policiers jusqu'à l'entrée du tunnel et leur avoir dit : « Il travaille là-bas, à peine à cent mètres », notre ami s'éclipsa et rejoignit le jour même les Partisans d'où il continua à nous aider par personne interposée.

J'y arrive.

A cinquante mètres du camp il y avait une petite baraque. Celle d'un officier SS de haut grade. Il avait à son service une secrétaire. Nous pensions, pour la plupart à l'époque, qu'elle partageait sa vie. Ce qui n'était pas le cas et elle allait d'ailleurs nous le prouver.

Cette jeune fille Slovène était très belle : deux yeux qui dévoraient son fin visage et qui ont dû en faire rêver plus d'un ! Très souvent, quand nous

rentrions du travail, elle écartait son rideau et nous fixait intensément avec un je ne sais quoi de tristesse. J'étais toujours au dernier rang ; il était remarquable de voir, imperceptiblement, toutes les têtes se pencher vers la gauche, pour apercevoir ce visage, quelque chose d'irréel, comme une apparition au milieu de ces barbares, dans cette ambiance de mort.

Naturellement c'est d'Helena dont je parle. Je n'étais pas plus indifférent que les autres et il me semblait avoir remarqué une certaine complicité dans son regard ! Comme on sait, je travaillais dans le tunnel. Plusieurs fois dans la nuit, un petit train de six wagons pénétrait dans la partie inférieure pour enlever le déblayage des pierres.

Le conducteur de la loco était un croate, sympa, nommé Stephan. Nous étions bons amis. Un beau soir, début août 1944, il s'avance vers moi, me tend quelques cigarettes, quelques friandises : « C'est Helena qui m'a donné ça pour toi ! »

Je la remerciais d'un petit signe de tête en redescendant du travail, et le soir même, je lui passais un petit mot rédigé en allemand par mon camarade Hector, Stephan servant de facteur. A partir de ce moment s'établit entre nous une correspondance de plus en plus amicale.

Vers le 15 août, ô surprise, vers 22 h 30, Helena apparut dans le tunnel accompagnée de deux ouvriers slovènes. Nous nous retirâmes à l'écart. Mes deux camarades Pagès et Pimpaud, ainsi que les deux ouvriers complices montaient la garde à 20 mètres en deçà, et l'autre équipe de mineurs, mes amis Céliarié, Arnoult et Péliissier, des environs de Nancy, tous les trois faisant le guet de l'autre côté. Ce fut un premier rendez-vous formidable, malgré l'eau qui dégoulinait de partout, eau boueuse à cet endroit particulièrement humide et malsain. Nous avons eu le temps d'ébaucher le problème du courrier et surtout, maintenant que la plupart de nos familles avaient eu des nouvelles grâce à Janko, ce sont les nouvelles du front qui nous manquaient le plus.

J'eus ainsi quelques visites. Tous les jours nous échangeons nos lettres par l'intermédiaire de Stephan. Nous étions seulement, avec Granger, le responsable communiste, seulement huit dans le secret. Et nos rencontres étaient parfaitement organisées.

Vers le 25 août, à ma dernière entrevue, je dis à brûle-pourpoint à mon ami Slovène :

— Mes deux camarades et moi voulons nous évader, Peux-tu nous aider ?

Réaction immédiate :

— Tu es fou ! Jamais vous ne tiendrez le coup, c'est très, très dur, beaucoup de morts, etc.

Je restais inflexible. Nous voulions absolument rejoindre les partisans, nous voulions combattre.

C'est dans cette période, vers la fin août, que se produisit un incident qui faillit mettre un terme à tous nos projets et définitivement.

Le soir, vers 10 heures le petit Stephan se dirigea vers moi et me tendit la lettre journalière. A l'instant précis où j'allais la recevoir, quelqu'un sorti de l'ombre, s'empara de la lettre. C'était Hans Gartner, un kapo autrichien ; brigand, sûrement assassin comme les autres kapos. Il me dit :

— Come mit !

Il se dirigea vers la sortie. Quelle angoisse ! Toutes les conséquences me traversaient la tête. Ce que je ressentis en suivant cet homme est indescriptible. Nous étions à 300 m de la sortie du tunnel. J'apercevais la lumière des miradors. C'était mon exécution à coup sûr dans le plus bref délai. Helena aussi, peut-être mes camarades ! Ma décision fut prise en deux secondes. J'avais gardé ma barre à mines ; je devais agir vite et fracasser la tête de ce Gartner et simuler un accident avec une grosse pierre. C'était parfaitement crédible tellement la sécurité était inexistante.

Je m'étais reculé à bonne distance et j'allais mettre mon projet à exécution, quand, tout à coup, j'eus une idée lumineuse : j'avais vu ce kapo recevoir un colis d'un ingénieur Tyrolien comme lui.

— Gartner, tu n'es pas chouette. Toi aussi tu reçois des lettres et des colis de l'ingénieur.

Il ne répondit rien, continua à marcher ; d'un seul coup, non loin de la sortie il se tourna brusquement, me tendit mon papier avec un rire sarcastique, ajoutant une grosse plaisanterie, comme s'il venait de me jouer un bon tour.

Ouf ! une fois de plus je revenais de loin. Voici le contenu de la lettre :

« Mon grand,

Comme je te l'ai promis, j'ai rencontré les Partisans hier. Ils vous attendent dans la nuit du 16 au 17 septembre près de la petite cabane ». (Petite cabane qui se trouvait à 2000 m d'altitude et qui servait de réserve de foin).

Si Gartner ne m'avait pas rendu ce papier ! Quel massacre, quel désastre !

Helena avait aussi, naturellement, contacté Tisler et est devenue son agent très efficace, surtout en liaison avec les ouvriers civils du chantier. Elle paya d'ailleurs de sa liberté et fut arrêtée et passa une année très pénible dans un camp à Salzbourg.

Nous ne sommes pas partis dans la nuit du 16 au 17. Ce fut impossible. Nous avons donc raté le rendez-vous dans la montagne avec les Partisans. Mais nous sommes partis la nuit suivante, le 17-9-44. Il y a exactement 36 ans !

Evasion réussie avec quelques minutes d'avance seulement sur une bonne centaine de SS.

Je vous conterai en détail cette évasion prochainement. L'accueil formidable des Slovènes, tous petits fermiers sur le versant autrichien. Sans eux, la réussite eut été impossible. Tous, également, ferme soutien et relais des Partisans.

(Suite p. 4)

Mes amis slovènes (suite)

Je vous conterai aussi comment j'ai rencontré André Ménard, de Rennes, un des chefs du Réseau « Action Overland », évadé deux mois après moi, avec trois autres camarades. Je l'ai trouvé en Croatie, en janvier-février 1945. Jeune, 20 ans, sans lainages, sans chaussures, il était à bout de forces. Je ne le connaissais pas au camp ; il était électricien à l'extérieur, j'étais mineur et nous n'étions pas dans la même baraque, mais j'ai pu pendant les quelques 30 heures que j'ai pu le garder près de moi, apprécier ce formidable petit bonhomme, qui est mort, là, dans ce coin de Croatie, près de la Kulpa.

Tout mon récit est absolument historique. Je cite les véritables identités, il reste des centaines de témoins vivants.

Je suis d'ailleurs farouchement opposé à tout roman qui traite de la guerre ou de la déportation. Ça ouvre la porte à toutes les contre-vérités, aux mensonges.

Que sont devenus Tisler Janko et Helena Vilman ?

Tout de suite après-guerre, j'ai entretenu une correspondance avec Tisler, je lui ai envoyé un certificat d'hébergement qui lui a permis de poursuivre ses études en géologie à Paris. Il habita chez moi et fit venir sa femme et sa petite fille par la suite. Il était présent, quand, avec une équipe de TF1, nous sommes allés au camp de Goibl-Pass et au

tunnel pour l'émission « l'Événement » du 13-7-78. Il a été notre guide et interprète, et avec le concours du Maire de Trzic (ex Neumarkl) le fameux village Slovène, M. Ogris, nous avons eu la tâche extrêmement facilitée. Tisler est un des meilleurs géologues yougoslaves, il travaille au Gabon depuis deux ans ; deux fois cette année il est venu me voir à Paris ; nous avons naturellement une correspondance très suivie.

Quant à Helena Vilman — maintenant Helena Sumi — mariée, mère de deux grands enfants 30 et 18 ans, nous avons eu la malchance de ne pouvoir la rencontrer au cours de notre voyage avec TF1. Nous l'avons ratée de peu, mais nous avons repris notre contact épistolaire très rapidement. J'ajoute que mes deux héros viennent d'être décorés de la Médaille de la Reconnaissance des Déportés de Mauthausen, en juin 1980.

Je ne voudrais pas terminer sans donner la précision suivante :

Dans ma vie de 1939-1945, j'ai connu des gens au courage peu commun : dans la baraque des évadés du VB, je l'ai déjà dit, chez les Partisans de Tito, dans le Bataillon Russe du 20^e Korpus... et comme mes deux Slovaques ! Ça me paraît toujours extraordinaire. N'oublions pas que le nombre de lettres, de paquets, qui s'échangeaient sous une surveillance de chaque seconde et que nous n'avions ni placard, ni boîte à paquetage, ni poches, ni valises, rien, absolument rien, et qu'à chaque minute un SS ou un kapo pouvait tomber sur une lettre, un bout de chocolat, un biscuit... Tisler changeait bien de résidence chaque nuit, mais le matin et toute la journée il était au chantier... jusqu'au

1-7-44 quand il a faussé compagnie aux SS gestapos. Et tout ça en pleine connaissance de cause. Quel courage !

Il faut également remarquer la jeunesse de nos deux amis Slovènes. Quelle belle petite vie tranquille ils pouvaient mener ! De plus n'avaient-ils pas une bonne situation ? Ils ont choisi la lutte à outrance contre le nazisme (par tous les moyens. Outre leur formidable action entreprise au grand bénéfice des Déportés et aussi de leurs familles. J'ai entendu à plusieurs reprises, par des mères de détenus qui avaient été touchées par le courrier de notre ami, des phrases dans ce genre :

— « Ce Monsieur Janko il nous a redonné le goût de vivre ».

Leur efficacité ne fut pas moins grande dans leurs actions avec les Partisans de Tito. Entr'autres, voici un rapport de la Résistance Yougoslave :

« Le 15-9-44. Sur communication de Helena Vilman à Tisler Janko concernant les ouvriers civils travaillant en dehors du tunnel : ils étaient 248 au total dont 120 Slovènes. Nous décidâmes d'entreprendre la mobilisation de tous ces civils. L'action fut entreprise le 30-9-44 à 14 heures, l'après-midi donc. Nous barrâmes la route, deux camions furent interceptés ; ils étaient chargés d'ouvriers. 130 environ furent mobilisés. De plus, le personnel civil du tunnel se trouva ainsi diminué de moitié ».

Oui, vraiment, je suis heureux et fier d'avoir rencontré Janko et Helena, sans oublier le courage et l'aide apportée par ce peuple Slovène qui nous a tellement impressionnés.

Georges HURET.
X.B.

Aux photographes du Circuit Corrèzien

Par suite d'un accident de laboratoire, nos amis Roger et Madeleine LAVIER ont eu leurs bobines photosouvenirs du circuit Corrèzien détruites.

Ils seraient très reconnaissants aux Amis du voyage qui auraient pris le groupe et autres photos intéressantes... exemple : la Fête Folklorique, tables, etc., de leur faire parvenir... contre remboursement... une épreuve de chaque.

Appel en particulier aux Amis qui étaient à mes côtés : M. et Mme NAVAUX-FAUCHEUX, ISTA, BERTIN, LENOIR, SCHROEDER, HENRY.

Avec mes remerciements anticipés.

R. et M. LAVIER,

10, rue Neuve des Mourinoux
92600 ASNIERES.



Après et pendant les vacances, quelques nouvelles parvenues des uns et des autres...

En ce 19 juillet, une très grande et agréable surprise. Un coup de sonnette, je vais ouvrir, et je me trouve devant qui?... devinez?... notre vieux copain et ami PARUELLE, accompagné de Mme et beau-frère et belle-sœur. Ils remontaient d'un circuit en Périgord et, avant de regagner leur résidence, un petit crochet effectué, d'abord chez l'ami LUCAS, et ensuite, un arrêt rue des Joncs, où l'ami RAGER est descendu quelques instants. Comme le hasard fait souvent bien les choses, nous avons décidé de nous retrouver en août à Cabourg, où ils possèdent un gentil appartement à Riva-Bella et y vont très souvent, en cours d'année. De temps en temps l'ami PARUELLE rend visite à nos amis LAMOURET et LAMBOURG, lesquels vont aussi bien que possible.

Enfin le 25-8 nous nous sommes retrouvés à déjeuner tous les quatre à Cabourg et rebelote le 1-9 avec visite des plages du débarquement. Notre ami conduit allègrement sa voiture. Quels charmants amis, tous les deux ! J'espère les avoir à notre prochaine Assemblée

Générale le 29 mars prochain. En tous cas, rendez-vous a été pris l'an prochain à Cabourg.

Et puis, nouvelle surprise, agréable elle aussi. Il est 21 heures, ce lundi 21-7, le téléphone sonne et c'est notre grand ami ROBERT qui venait nous souhaiter le bonsoir de son nouveau domicile des Adrets près de Cannes où ils sont maintenant définitivement installés, ayant quitté Besançon. Alors, si vous tous, amis, si d'aventure, au gré de vos promenades, il vous est donné de passer dans son secteur, n'oubliez pas de vous y arrêter... il y a toujours, au frigidaire, une bouteille de champ' au frais... à déguster à la santé de tous ceux du 604. Un grand merci à notre ami BERNARD et probablement à l'année prochaine, sa femme Claire, étant elle aussi en retraite.

De George MOURRE, un petit-fils Laurent (descendance assurée...). Avec les sincères félicitations de tous ses camarades du 604 et les miens en particulier. Souhaitons longue vie à ce petit Laurent.

Une carte de JOLAIN et Mme, en vacances à Menton, en l'hôtel de l'A.G.R.R. où RAGER y était en juin dernier. Comme nous le confirme Mme JOLAIN, il fait meilleur sur la Côte, même en septembre qu'en Meurthe-et-Moselle. Très heureux de les savoir en bonne santé tous les deux.

Enfin, Mme MARTIN et moi, ayant quitté Poitiers début d'août, il fallait tout de même songer à regagner nos pénates... ce que nous avons fait le 10-10... mais toutefois après un séjour d'une huitaine chez nos amis DROUOT Maurice et Yolande. Reçus comme toujours, avec la plus grande amabilité. Il nous a été difficile de les quitter et réciproquement, des regrets de nous séparer. Nous y retournerons, mais cette fois beaucoup plus longtemps, voilà qui est promis mes bons amis.

Pour terminer, un vœu. Nous voici en fin d'année, le moment est venu de régler votre cotisation. Alors, soyez gentils, vous tous, mes bons amis : faites, dès la réception de la lettre de l'Amicale, début de décembre, un chèque du montant de votre cotisation 1981 (auquel vous ajouterez quelques dizaines de francs pour la Caisse de Secours) et envoyez-le au bureau de l'Amicale, ce qui évitera au secrétariat, à nos dévoués camarades bénévoles, de vous adresser un rappel, d'où moins de « paperasses ».

Merci à l'avance, et... à bientôt.

Maurice MARTIN.
Mle 369 Stalag IB puis X.B.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

Un souvenir du voyage à Sandbostel - Juillet 1980

Husum ! petit port situé sur la Mer du Nord à quelque 80 kms de la frontière danoise. Les cars stationnent à 500 mètres de la ville. Malgré une pluie diluvienne, quelques courageux voulurent y faire une visite rapide. J'achetai des cartes postales ; sur l'une d'elles, un court poème accompagnait l'image ; en voici l'approximative traduction :

Près de la côte grise, près de la mer grise
S'étend la ville.
La brume pèse lourdement sur les toits
Et sur un fond de silence
Gronde la mer
Dans un bruit monotone, tout près de la ville.

Aucune forêt ne murmure
Aucun oiseau n'y chante au mois de mai,
Seule, l'oie sauvage au cri rauque
Survole le pays dans la nuit automnale
Et sur la plage, l'herbe se couche sous la brise.

Pourtant de tout mon cœur je te suis attaché
Ville grise près de la mer
Et toujours en souvenir de ma jeunesse,
Je viens vers toi me reposer,
En souriant, vers toi, vers toi,
Ville grise près de la mer.

Ainsi, avec sa nostalgie, le poète anonyme montre bien que l'on est attaché pour la vie à son pays natal, aussi déshérité soit-il.

Ch. ANDRIEN.
C.A. X.B Mle 25159.



Un « Joyeux Cinquantenaire »

Un ciel bleu d'azur. Une merveilleuse cathédrale, sa robe de dentelle de pierre toute flamboyante au soleil levant. Quelques brouillards légers que l'aurore soulève et qu'avec la rosée on voit s'évanouir, dans le lointain la cloche de Saint-Rémi appelant les fidèles de la première Messe.

Reims s'est éveillé une heure plus tard. Le parvis est désert. L'Ange continue de sourire. Jeanne la Pucelle salue de son étendard ce « joyau de notre patrimoine ».

Non loin, les vignobles plient sous le poids des grappes bientôt mûres et qui nous donneront ce champagne unique, tant convoité, souvent imité, jamais égalé.

Quel trésor pour la Champagne, mais aussi pour notre Patrimoine dont nous fêtons l'année 80.

Mais aujourd'hui, nous fêtons aussi les « Noces d'Or » de nos amis Raymond et René SENECHAL, unis le 27 septembre 1930 pour le meilleur et pour le

pire : Cinquante années de parfaite union, partageant bien des joies et des peines, faisant ainsi face aux vicissitudes de la vie. Mais ils ont su « rester jeunes » toujours si sympathiques, accueillants, le cœur sur la main.

La famille réunie et quelques amis, devaient se retrouver devant une très belle table fleurie au « Cercle Colbert », discret, plein de calme, son jardin très romantique.

Yvonne VERCHAMRE, Gisèle JACQUET, entouraient de toute leur affection le couple heureux d'avoir si bien « passé le cap ».

Une photo du mariage devait circuler, apportant un nuage chargé de pluie, mais le sourire devait revenir bien vite, quand un des invités présentait à son épouse la photo d'un petit garçon de... 5 ans, alors qu'il a ce jour 50 ans de plus.

Le dîner se termina fort tard... La « Gastronomie Champenoise » a ses secrets, surtout quand celle-ci est arrosée de champagne des meilleurs crus.

Une sauterie devait dégoûter nos jambes de sexagénaires... et tous de se séparer avec un seul espoir : Fêter les Noces de Diamant.

A nos fidèles amis, nous renouvelons notre vive sympathie, nos sincères félicitations et nos vœux de santé et de longévité.

1930-1980
27 septembre

L. VIALARD.

Et... Toujours de jolies cartes de vacances

Emile et Andrée GRESSEL. Après un séjour au bord du Lac d'Annecy, se retrouvent « imprévus » à Narbonne pour le plaisir, avec leur « petit fils » et la famille réunie. Avec leur fidèle pensée et à bientôt peut-être.

Jules et Yvonne GRANIER. En pleins préparatifs pour participer au Corrézien, regrettent l'absence de MATEO et de son épouse, de Beaucaire, ceux-ci étant trop surmenés ces derniers temps doivent observer un peu de repos. Mais ce n'est que partie remise... à l'année prochaine. La cure à Balaruc les remettra en pleine forme.

Un affectueux souvenir d'un agréable voyage par un temps magnifique au Pays Vert. Merci aux signataires : Henri et Victoria PERRON, Maurice et Odette ROSE. Yvonne et Jules GRANIER et André PETERSEN.

Nous attendons avec impatience de lire dans les prochaines colonnes du Lien le récit de ce « beau circuit » organisé par Emile GHEIN au pays du bien boire et du bien manger.

Un coup de fil de Pierre VAILLY, d'Epinal, saluant la reprise du Premier Jeudi. Avec sa fidèle pensée aux Anciens d'Ulm.

Belle Italie !... « Viens le soir descend - Car l'heure est charmante - Viens toi si frileuse - La nuit déjà comme un manteau s'étend... »

Ainsi murmure Jean à Paulette BLANC, tous deux rêvant sur les bords romantiques du Lac de Garde... avant d'aller revoir la Normandie !

Merci à nos amis pour leur si jolie carte et fidèles pensées.

Nous espérons leur présence le **Premier Jeudi de Janvier 1981** pour nous donner leurs impressions d'Italie.

Notre fidèle amie Aimée YVONET a rejoint Chard, après un séjour à Bellegarde, chez nos camarades FAUCHEUX.

Nous l'assurons de notre chaude affection... en prévision de l'hiver... dans la Creuse... et grosse bise de nous tous.

Notre amie Géo RIBSTEIN (Belfort), après la cure d'Aix-les-Bains et les « bains de boue », fait une cure de « bains de soleil » sous le beau ciel de Provence en Avignon. Toujours fidèle à notre Amicale et aux Anciens d'Ulm, nous adresse son meilleur souvenir et ses amitiés. Merci, et au prochain plaisir de lui faire la bise.

« Sous le soleil marocain... » chantent Ginette et Julien DUEZ, après un beau voyage touristique au Maroc. Un temps idéal, la chaleur et les beautés du Maghreb où la fraîcheur côtoie le soleil... aux souffles alternés du « vent de mer » et du « vent de sable ». Revenez vite pour nous conter ce beau voyage.

De retour de Lescheraines, ils retrouvent leur Savoie si belle, quand l'hiver vient doucement, que le soleil embrasse ses glaciers éternel et sa Majesté le Mont Blanc.

Merci pour leur carte et pensées fidèles. A bientôt.

JUMELAGE « FRANCO-BELGE »

Notre camarade belge Gustave WAUTELE, de Denée (Belgique) est venu nous rendre visite sur les bords de la Loire à Denée (France, Maine-et-Loire), ces deux villes étant jumelées.

Voyage d'amitié, accueil très cordial, le tout arrosé des meilleurs crus de l'Anjou. Il a fait inscrire à notre Amicale VB-X ABC un camarade RICHOU-ROUSSEAU fils, (Le père est un ancien P.G.) auquel nous souhaitons la bienvenue et profitons de ce journal pour faire connaître et apprécier ses vins renommés pour le plaisir de tous les fins gourmets de l'Amicale. Merci pour le chèque. Avec notre amical souvenir aux « Deux... Denée ».

MEA CULPA

Par la faute de ma mauvaise écriture, il a été publié sur Le Lien de septembre l'annonce du premier jeudi d'octobre : le 9 octobre ! alors qu'il fallait

lire le 2 octobre. Je m'excuse auprès de nos amis qui auraient pu être ainsi trompés sur la date et je les prie tous d'être présents le jeudi 4 décembre à notre prochain premier jeudi. J'ai bien dit : le 4 décembre 1980.

DERNIERE MINUTE... A PARIS

J'ai beaucoup regretté d'être absent de Nice où je séjourne fréquemment, de ne pouvoir assister à la manifestation de l'U.N.A.C. que préside Marcel SIMONNEAU. Je réside à Saint-Maurice, et le restaurant Les Palmiers est très voisin de mon domicile. Je salue cordialement votre réunion fraternelle, en espérant qu'une fois prochaine, je pourrai serrer cordialement la main de Raymond GOSSE, à Peymeinade. A tous et à toutes excellente journée sur les bords de la Riviera.

Lucien VIALARD.

QUAND UN PRESIDENT RENCONTRE UN AUTRE PRESIDENT...

Montalieu - Isère.

Le Père DERISOUD, Curé de Marlioz, Président des Anciens d'Ulm, était l'invité de Roger HADJADJ, le dynamique président du Kdo de Schramberg, autour d'un excellent repas.

Roger, avec intention et délicatesse, avait invité les curés de sa paroisse, Julien et Ginette DUEZ, de Lescheraines, accompagnaient le Père.

Tout fut parfait... un coucher de soleil splendide sur Montalieu... que de souvenirs évoqués... que de projets aussi...

A quand le « jumelage » ?

Merci aux aimables signataires d'une jolie carte.

Au prochain plaisir de se retrouver... car... la Savoie est si belle, comment peut-on s'imaginer, alors que se rassemblent les hirondelles, que l'Autonne vient d'arriver !

L. V.

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami A. LIVERNAIS, 21, Avenue du Général Leclerc, 45800 St-Jean-de-Braye, ancien du Kdo 1206 B, (Verden) Stalag X-C, nous écrit :

« L'an dernier à pareille époque, mon épouse et moi étions à Lourdes, d'où, malgré les déceptions connues de tous, nous gardons un bon souvenir des retrouvailles, puisque j'ai eu la chance de retrouver deux camarades perdus de vue depuis la Libération. Deux autres, avec qui je garde toujours des relations amicales, étaient aussi présents, belle photo de groupe de nous cinq.

Là aussi, j'ai fait connaissance du journal Le Lien que je lis avec attention et apprécie sa rédaction. Aussi je pense, puisque l'année est écoulée, que je dois maintenant payer ma cotisation, dont ci-joint chèque.

Je vous donne mon adresse complète, ayant regretté de ne pas l'avoir fait sur place à Lourdes, comme les autres camarades d'ailleurs, cela aurait été ajouté dans Le Lien à la longue liste des nouveaux inscrits et aurait peut-être permis avec le numéro du kommando de faire d'autres retrouvailles.

C'est une simple remarque au passage : Si chaque correspondant donnait son stalag et numéro de kommando ça aiderait beaucoup.

En vous renouvelant mes compliments pour votre journal, recevez, chers camarades toutes mes amitiés ».

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P. G. Waldhotel, VB)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

Nous sommes très sensibles aux compliments que nous adressent nos amis pour la tenue de notre petit journal. Tous nos efforts sont dirigés vers un seul but : plaire à nos lecteurs. De savoir que nous y arrivons c'est notre récompense. Merci.

Nous allons prochainement, publier une nouvelle liste d'adhérents depuis celle de Lourdes, mais hélas ! et nous le regrettons comme l'ami LIVERNAIS, il y manquera sans doute beaucoup d'indications (stalag, kommando). Nous insistons auprès de nos correspondants : indiquez toujours sur vos lettres votre stalag et votre kommando. Comme cela un ami peut vous reconnaître. Le nom parfois est oublié mais jamais ceux du stalag et du kommando. Avec le stalag et le kommando votre nom vous situe tout de suite dans la mémoire de vos anciens copains.

Notre ami FAURE Louis, Résidence Allée des Dames 07300, ancien des stalags XB et XA, Kommando d'Ostenfeld n° 751, nous écrit :

« A présent je tiens à dire que c'est grâce au journal Le Lien que j'ai retrouvé un copain qui était avec moi à Ostenfeld, et cela 37 ans après ; c'est le camarade DESROCHES Claude, de St-Didier-en-Brionnais, d'où je

viens de passer six jours chez lui où j'ai été reçu, moi et ma femme, à bras ouverts et où nous avons passé ces jours merveilleux en parlant de nos misères de captivité, mais parfois assez drôles.

Si vous pouviez faire paraître ces quelques lignes dans Le Lien, que je remercie encore mon ami DESROCHES, sa femme et toute sa famille, pour le chaleureux accueil qui nous a été fait lors de notre séjour. Si d'autres copains du kdo 751 à Ostenfeld me lisent, qu'ils veuillent bien m'écrire de façon à reprendre contact et peut-être pouvoir se réunir un jour, dans ma région. Nous sommes 4 qui nous voyons assez souvent ».

Notre ami COLLOT, 25, Le Basta, Begaar, 40400 Tartas, nous fait connaître sa nouvelle adresse, que nous portons à l'attention des ex-P.G. Landais. Notre ami COLLOT est délégué départemental pour les Landes de l'U.N.A.C. et de l'Amicale VB-X ABC. Nous espérons que la santé de notre ami, dans le calme de l'air pur des pins, va aller en s'améliorant.

Une carte de Villingen de notre ami René LABORIE (Pour la nième fois + 1, dit-il) nous remet en mémoire un coin que nous avons bien connu dans notre jeunesse ! Il y avait, paraît-il, la guerre, à ce moment là !

Notre ami VERBA, Commissaire aux Comptes de l'Amicale, nous écrit :

« Merci pour avoir fait paraître notre appel aux anciens du kdo 528. Cependant une petite erreur (due, sans doute, à ma mauvaise écriture) s'est produite au sujet de la ville dans laquelle était situé notre kdo. Il s'agit de Molln (Eulenspiegelstadt, c'est-à-dire Molln, la Ville de Till l'Espiègle) et non Molin.

Nous tenons à cette rectification car Molln était le siège d'où dépendait tous les kdos environnants parmi lesquels nous n'avions que des amis et qui pour la majorité d'entre eux ignoraient le numéro de notre kdo ».

Nous nous excusons auprès de notre ami VERBA de cette erreur de transcription. Aussi nous recommandons à nos correspondants d'écrire les noms propres en caractères d'imprimerie. Cela évite bien des erreurs. Merci.

Note de l'imprimerie : M. VERBA a bien écrit MOLLN avec un « O tréma », comme en allemand. Dans les caractères d'imprimerie français cette lettre n'existe pas.

Une lettre qui nous arrive non signée, mais qui est d'un ancien d'Heuberg, du fameux camp disciplinaire, et qui nous donne l'opinion d'un ex-P.G. sur transformations de P.G. en travailleur libre :

« Comment on écrit l'histoire. Je relève dans Le Lien n° 356, l'article du camarade Terraubella, relatif au volume « Paris 1940-1944 » que je n'ai pas lu, mais dont il extrait ceci :

« Séries de mesures optatives, l'une de celles-ci permet aux Prisonniers français de se transformer en travailleurs agricoles ou industriels à l'intérieur de l'Allemagne ».

« J'étais dans un kdo de la Forêt Noire, 45 Gefangs. Vers mars-avril 1943, il nous fut en effet proposé la « Transformation », c'est-à-dire travailleurs libres (mais pas le choix entre agricole ou industriel), travailleurs libres dans l'emploi précédent.

Quarante de mes camarades optèrent pour la transformation. Nous, les cinq réfractaires, furent mutés dans un autre kdo.

Je puis aussi affirmer que ceux-ci, bénéficiant d'une certaine liberté, avaient également droit à un meilleur salaire.

Combien parmi les 1.200.000 gefangs y a-t-il eu de transformés ? Je serais curieux d'en connaître le pourcentage ».

Notre ami BRE Olivier, 54, Allée des Acacias, 36000 Châteauroux, écrit :

« Je suis à la recherche d'un ancien P.G. Sarthais, nommé JANVIER, profession cultivateur, dont j'ai oublié le prénom. Je l'ai connu au kdo 16066 à Glutenstein, dépendant du Stalag VB Villingen. Vous serait-il possible d'insérer dans votre journal l'annonce suivante : « BRE Olivier, 54, Allée des Acacias, 36000 Châteauroux, cherche camarade témoin de son évasion du kdo 16066 Glutenstein, stalag VB, le 26 octobre 1942, avec BOURGUIGNON Georges ».

Parmi les membres de l'Amicale, s'il y en a du kdo 16066 Glutenstein, prière de se faire connaître, soit à l'Amicale, soit directement au camarade BRE.

Une réunion VB-XB à Graulhet (Tarn) chez l'ami VIDAL, autour d'un cassoulet, arrosé de cahors. Le XB avait délégué la famille GRANIER (Jules et Yvonne) toute fraîche émoullue du circuit corrézien. Faut croire qu'il y avait une petite faim à satisfaire, ou Jules n'avait pas donné toute sa mesure lors des multiples agapes corréziennes ! Quant aux gars du VB (les familles VIDAL et MEULEY) ils étaient prêts à faire donner la garde et à se rattraper sur leur non-participation au circuit, et, faites nous confiance, avec le docteur et le peaussier, le plat, malgré sa corpulence, fut vite nettoyé. Merci à nos amis de leur amicale pensée... La bouffe n'empêche pas le souvenir (H. P.)

Enfin rentrés au bercail, nos amis Jules et Yvonne ont rouvert les volets pour accueillir l'ami BORIE, du XB, de passage dans la région. Le gîte rural de Chavagnac est maintenant fermé pour la saison. A l'année prochaine !

Notre ami LAISSY, (XB), membre du Comité Directeur, fait sa campagne américaine. Les distractions de Broadway — dit-il — ne l'empêchent pas de penser aux amis, en particulier à ceux du bureau pour leur inlassable dévouement à l'Amicale. Merci pour le timbre.

Notre porte-drapeau, l'ami DARCHIS, et sa famille, sont allés se reposer des fatigues parisiennes dans le calme des montagnes de l'île de Majorque. Il adresse à tous son amical salut.

Merci à l'ami BERTHET, ancien d'Ulm, de son amical bonjour de Beyrouth. Les voyages forment la jeunesse.

Fêter les noces d'or n'empêche pas de penser aux amis. Merci aux « jeunes mariés » SENECHAL et aux invités de la « noce » de leur amical souvenir au responsable du courrier de l'Amicale. A l'heureux couple tous mes vœux de longévité et de bonheur (H. P.)

Deux échappés du Waldho (Bajus et l'Alette) se sont présentés un beau matin, en quête d'un bon gueuleton, devant la sonnette d'un ancien du Waldho, qui avait, lui, pignon sur rue à Sanary dans le Var. C'était la demeure du nommé André BALTHAZARD, qui croyait jouir en paix, sur la Côte, au bord de la Grande Bleue, d'une retraite bien gagnée dans P.F. Devant l'arrivée de ce convoi de pauvres hères affamés, et, reconnaissant, malgré les traits marqués par cinq années de longues souffrances dans les géôles du Waldho, le responsable de la cuisine et le chansonnier-maison, n'écouant que son bon cœur, leur ouvrit toutes grandes les portes de son asile... et sa table... Le malheureux ! Et voici ce que ça a donné... après :

« Mon cher Henri. André BALTHAZARD t'attend toujours de pied ferme à Sanary... mais en vain. Des express existent de Paris à Bendor. Si je dois t'envoyer un horaire des trains avec son mode d'emploi, téléphone moi au 74-09-39. A. Balthazard ».

Et Bajus d'ajouter : « Il existe maintenant de charmantes hôtesses à la SNCF. Elles pourront t'assurer, si tu le désires, un voyage des plus agréables. Attention à l'infarctus ! »

« Autour d'une bonne bouteille, chez André Balthazard, nous parlons... de quoi ? Bien sûr du Waldho,

(suite p. 6)

LE COUP DE L'ÉCHELLE

Cette usine employait huit cents prisonniers de toutes nationalités, et le kommando des français été si important qu'on en avait confié le commandement à un Oberfeldwebel.

Tout n'était pas rose en ces lieux. L'Oberfeldwebel était un monsieur peu commode, hargneux, gueularde, brutal et ivrogne. Il conduisait son kommando comme on tient une bande de bagnards. Il avait une frousse bleue de ses supérieurs car il tenait à sa planque qui le mettait à l'abri des batailles et de l'hiver du front russe.

L'administrateur des usines était un seigneur omnipotent qui n'aimait pas les prisonniers en général et les français en particulier. Il leur en faisait voir de toutes les couleurs. Les « kapos » avaient des ordres très stricts et appliquaient une discipline de fer dans les ateliers.

Il est vrai qu'il avait fort à faire avec tous ces gaillards qui ne pensaient qu'à tirer au flanc et s'ingéniaient à saboter le travail.

Seuls, de tous les français, deux prisonniers étaient les heureux bénéficiaires d'un filon. C'étaient l'homme de confiance du kommando et l'interprète. Bien sûr, ils n'avaient pas toujours eu cette sinécure. Ils avaient commencé à travailler comme les copains et puis, après six mois de travail, ils avaient été retirés de l'usine, à la grande fureur de l'administrateur général qui avait tout fait pour les retenir.

Ils restaient à la baraque, s'occupant de l'administration du kommando. Oh, ça ne les occupait pas beaucoup : une heure par jour à peu près ; le reste du temps, ils flemmardaient et s'occupaient à la préparation d'un voyage prochain.

Ces projets de voyage, inutile de le dire, les Fritz, s'ils avaient été au courant, auraient tout fait pour les entraver.

Ils allaient donc tenter l'aventure ; mais le point délicat de l'affaire c'était de sortir du kommando : ils étaient entourés de Boches tout au long de la journée, et pour gagner la sortie il fallait passer devant la chambre de l'Oberfeldwebel.

Des évasions avaient lieu assez souvent, toute fois ceux qui « faisaient la valise » partaient toujours de l'usine où ils jouissaient de grandes facultés de circulation.

Le seul moyen c'était donc de retourner à l'usine. C'est ainsi qu'ils demandèrent à l'Oberfeldwebel leur réintégration dans les travailleurs, prétextant que leur travail administratif leur laissait beaucoup trop de loisirs.

Naturellement leur demande fut agréée et, dès le lendemain, ils étaient affectés à l'atelier de menuiserie.

Ils jugèrent qu'il ne fallait pas trop attendre pour mettre leur projet à exécution ; aussi, trois jours après, ils firent leurs adieux à leurs copains.

Chargeant une échelle sur leurs épaules, ils partirent vers la porte de sortie, comme s'ils allaient exécuter un travail au dehors de l'usine. Il n'y avait pas grand chose à craindre, des allées et venues semblables se produisant fréquemment.

Malgré tout, une lourde appréhension faisait battre leur cœur lorsqu'ils abordèrent le grand portail et leur sang ne fit qu'un tour quand ils aperçurent l'administrateur général qui s'entretenait avec le concierge.

Trop tard pour reculer. Précisément, les regards du Boche se tournaient vers eux. Il valait mieux continuer franchement, la moindre hésitation pouvant éveiller sa méfiance. Se cramponnant fébrilement aux montants de leur charge, ils se donnaient un air indifférents quand un appel les cloua sur place :

— Allo !...

Coincés !... Pas de veine ! Déjà des larmes de rage leur montaient aux yeux... L'administrateur général avançait vers eux :

— Tiens !... Vous êtes réintégré dans l'usine ?

— Oui !

— Et en quel honneur ?

— Sur notre demande.

— Très bien ! Très bien !... Vous avez enfin compris qu'il fallait travailler...

Une chance ! Monsieur l'administrateur paraissait de bonne humeur et semblait ravi d'avoir récupéré deux esclaves.

— Vous allez travailler dans les cités ?...

Quel démon chatouilla l'interprète ? Il fut étonné lui-même de s'entendre répondre :

— Non !

Son complice faillit en lâcher l'échelle.

— Où allez-vous alors ?

— En France !

Monsieur l'administrateur général daigna rire de la plaisanterie. Elle était bien bonne.

— Ja !... Ja !... en France ! Ah ! Ah !... Pas maintenant encore !

Et il partit en s'esclaffant ; longtemps on entendit son gros rire de Teuton.

Ces Français, tout de même, toujours le mot pour rire, même dans les circonstances les plus difficiles... En France ! Oui ! quand les armées victorieuses du Reich Allemand n'auraient plus besoin de leurs services... Et encore !...

Seulement, il ne les revit jamais. Trimbalant leur échelle pendant des kilomètres, ils passèrent au milieu de passants indifférents qui les prenaient pour des prisonniers d'un kommando voisin. Et puis l'interprète prit deux billets dans une gare et ils arrivèrent sans douleur à Strasbourg...

J. BMMERT.

Courrier de l'Amicale (suite)

et des vieux copains d'antan. C'est bon de se retrouver, malgré les cheveux blanchis. A tous nos bonnes amitiés. Mimi et Guy BRUANT ».

« C'est BRUANT qui conduit. Nous le surveillons particulièrement en buvant son vin d'Alsace. H. DAUBIGNY ».

Et d'ajouter : « Lundi Bajus et l'Ablette seront chez Mario et Delphine ».

En effet une carte du 22 septembre nous annonce l'arrivée des deux compères accompagnés de leurs gentes dames (heureusement !) chez nos deux amis aixois. Et voici leur message (sur la même carte) :

« C'est bon de se retrouver 3 acolytes du Waldho ! On a bien bavardé, bien ri, bien mangé, bien bu. « J'aurais vidé moins de flacons, si j'étais un petit flocon ! Ils m'ont refilé le stylo, les vauriens, mais je leur laisse la place. Il faudra bien qu'ils s'y mettent... Amitiés à tous. G. BRUANT ».

« Eh oui ! C'est bon de se retrouver. Vos oreilles ont-elles sifflé ? Amitiés à tous et à bientôt. Mario GENOIS ».

« Trois prisonniers et trois femmes et ils n'ont rien à dire ! Cette fois-ci j'ai trouvé plus cossards que moi ! Ils m'ont laissé toute la place ! Heureusement que nous sommes mieux défendus. Mario a fourni carte, enveloppe, timbre (à 1,40 F s'il vous plaît !) et pour faire passer le tout... le champagne et communication téléphoniques de EYRAUD et BALHAZARD... Complètement épuisé, je signe H. DAUBIGNY ».

Depuis, on est sans nouvelles !

Nos amis Charles et Adèle BORIE, X B, 26, Allée des Tilleuls 42330, Val de Coise 42330 Saint-Galmier, nous écrivent :

Remerciements de H. Storck

Notre ami Henri STORCK, vient de subir avec succès une nouvelle opération. Son état de santé est très satisfaisant et le moral est au beau fixe.

Il s'excuse, auprès des nombreux camarades qui lui ont écrit, de ne pouvoir leur répondre individuellement, ils sont trop ! Mais il leur adresse par Le Lien, ses amitiés et ses sincères remerciements. Il espère les revoir tous bientôt.

Merci Michel !

Voyage-Conseil organisa pour notre Amicale VB-X ABC du 22 au 27-9-80, un Circuit Corrèzien de grande classe, dans la bonne humeur générale des participants très Enjoués et enthousiasmés. L'itinéraire, tracé d'une façon impeccable, par notre jeune ami Michel, fils de notre Mimile Géhin, Organisateur de grand talent, Unique, pour vanter certain produit corrézien, donnant Satisfaction à tous et toutes par des Informations très précises des sites, N'ayant aucune fausse note avec sa belle équipe. Voyage Ensoleillé par les rires et le soleil de Corrèze. P.S. - Prenez la première lettre de chaque ligne et vous retrouverez avec plaisir une personnalité du cru, chèr à Michel.

R. LAVIER.

En réparant une palissade

Au cours de l'été 1941 eut lieu l'une des plus belles évasions de la captivité.

En plein jour, vers 17 heures, sous les yeux de deux sentinelles allemandes chargées de les surveiller, cinq prisonniers eurent le courage et l'audace de s'enfuir. Les Allemands ne constatèrent leur disparition que le lendemain à l'appel.

Goetz venait de faire construire le nouveau bureau d'entrée de la Waldkasern le long d'une palissade qui séparait le camp de Villigen d'une propriété appartenant à Saba-Radio. Une vingtaine de prisonniers étaient désignés pour poser des barbelés sur le dessus de la palissade, et, pour boucher, avec des barbelés, l'orifice qui existait entre le mur du bureau et la palissade.

Un premier candidat à l'évasion, muni d'un marteau, de clous cavaliers et de barbelés, s'approche de la palissade et fait mine de travailler... Coup d'œil... La sentinelle regarde ailleurs... Il laisse tomber ses outils et passe derrière le bureau. Un second camarade ramasse les outils, donne de grands coups de marteau, pose une rangée de barbelés et se camoufle à son tour derrière la baraque... Un troisième... Un quatrième... un cinquième opèrent identiquement.

Les autres prisonniers ne sont pas décidés à s'enfuir, ils finissent le travail commencé par leurs camarades.

A 18 heures, les sentinelles sifflent la fin du travail. Les prisonniers regagnent leurs chambres et vont à la soupe, pendant que les cinq candidats à l'évasion sont camouflés, accroupis entre le bureau et la palissade. Ils resteront là jusqu'à la nuit... ils escaladeront ensuite la palissade qui donne sur la propriété de Saba-Radio, puis celle qui donne sur la rue... Ce sera la liberté...

Teufel, Mertens et Goetz font une enquête pour découvrir quand et par où ils ont pu s'évader. Teufel, le spécialiste des enquêtes, est certain que nos camarades se sont évadés par la chambre 13 dont je suis le responsable. Je le lui laisse croire malgré la stupidité d'une telle certitude. Mais j'affirme n'être au courant de rien et n'avoir rien entendu. On parle de me faire descendre en cellule, mais, au dernier moment, Saba-Radio prévient qu'on a trouvé un cache-col dans les arbustes situés derrière la palissade.

Teufel jubile ; il sait par où sont partis les Français. Oui, sans doute, mais ils sont loin et tous les cinq arriveront en France peu de temps après.

« Merci à Yvonne et Jules GRANIER, chez qui nous venons de passer un agréable séjour, et un amical bonjour de René ROUQUETTE et aux copains de Bessèges. Nous profitons de l'occasion pour nous rappeler au bon souvenir des participants du voyage de Sandbostel (car n° 2) organisé par Paul DUCLOUX ; très beau voyage malgré la pluie. Transmettez nos amitiés à Marcel et Simone, nos amis canadiens ».

Notre ami Raymond LADANE, V B, 3, rue Edgar Reyle, 57070 Metz, a profité du Congrès de Paris de la F.N.C.P.G. pour venir visiter notre siège social. Il adresse à tous, surtout à LANGEVIN et à sa compagnie, toutes ses meilleures amitiés.

Nous avons de bonnes nouvelles (par lui-même) de notre ami Jean LAURENT, 36, Impasse Testanier, Villa Jeanne d'Arc, 83600, Fréjus, ancien du Waldho. Notre ami Jean s'est fait faucher sa vessie à l'hôpital de Nice. Avouez que pour un commissaire de police c'est un peu fort ! L'opération a très bien réussie et notre Jean est très optimiste. Il nous donnera, nous l'espérons, souvent de ses nouvelles. Il adresse son amical souvenir à nos amis le Dr Guinchard et Christian Giron. Quant à nous, nous attendons sa visite de pied ferme. A bientôt Jean !

CARNET NOIR

Mme BERLIET, 33, rue Feuillat, 69003 Lyon, a la grande douleur de nous faire part du décès de son mari, notre camarade BERLIET, survenu le 12 septembre 1980. Un grand nombre d'anciens P.G. lyonnais ont assisté à ses obsèques.

A Mme BERLIET, à ses enfants et petits-enfants, à sa famille, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Les sorties libres

Car le fait est là ; le Français, qui depuis trois ans, ne pouvait se déplacer qu'avec une sentinelle, ne se rendait au travail à l'extérieur qu'accompagné d'un ange gardien en armes, sort à présent tout seul avec un petit bout de papier dans la poche ! Des esprits chagrins prétendent que ça ne vaut pas la liberté pure et simple, d'accord ! Mais c'est quand même un sacré progrès ! Les deux premières journées ont vu une véritable ruée du camp vers le guichet libérateur ; en tout cas, cette mesure a eu un résultat que personne n'avait pu obtenir jusqu'à présent ! C'est que, le dimanche, tout le camp est debout à 7 heures du matin ; qui l'eût cru. Car, pour être prêt à 8 heures, après un bichonnage sérieux, ce n'est pas de trop ! Le Français est coquet par nature, aussi les soins sont poussés à l'extrême : les chaussures reluisent, les visages sont rasés de frais, les pantalons ont un pli impeccable, les manteaux sont ajustés, les boutons brillent ! Le pauvre coiffeur est débordé de clients et on voit même quelques « mises en plis »... mais oui ! Car le K.G. tient à se montrer élégant ; nous voici loin du « tourlourou 1900 » et il est amusant de constater que l'armée la mieux habillée du monde (1939 : Reynaud dixit)... ne l'est qu'en 1943 ! Enfin, tout arrive ! Les barbelés franchis, « le Gefang-promeneur » se retourne de temps en temps pour bien se persuader qu'il est... « seul » ; ce point bien établi, il part se promener au pas de chasseur pour contraster avec son ancienne allure et ne pas perdre de temps. Arrivé en ville, il inspecte les boutiques et cherche ce qu'il pourrait bien acheter, même s'il n'a besoin de rien. Il rencontre, dix fois dans son après-midi, les mêmes groupes de copains, leur serre à chaque fois la main, recommande pour la cinquième ou sixième fois le tour de la ville et rentre à 18 heures au poste de garde en soupirant : « Comme le temps passe vite ! Vivement dimanche ! ».

J. D.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^e trimestre 1980

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne